

LES EMPLOIS-SIMULACRE

Nous connaissons tous les emplois-jeunes de Martine Aubry. Leurs dénominations technocratique-surréalistes n'ont pas échappé à notre vigilance zygomatique : agent de sensibilisation des sans domicile fixe à la non-exonération fécale sur la voie publique, auxiliaire d'extraction véhiculaire des automobilistes en situation de surcharge pondérale, médiateur de la paix en milieu urbain dans les conflits d'origine intercanine, etc.

Comme Martine, nous aimons la jeunesse et nous nous désolons de la voir désœuvrée mais avouons-le, ce plan nous a beaucoup déçu. Pourquoi en effet créer des pseudo-métiers ne répondant à aucun besoin véritable de la population, quand il suffirait de réhabiliter certains emplois traditionnels ? Que l'on se rassure, nous n'évoquerons pas les petits métiers du temps jadis : rempailleurs de chaise, raccomodeurs de parapluie et autres rémouleurs, toutes professions éminemment sympathiques, certes, mais irrémédiablement condamnées. Non, nous parlerons ici de ces fonctions de régulation qui garantissaient autrefois à la société, malgré les conflits de classe ou de religion qui la traversaient, sa cohésion, sa vitalité et un certain bonheur de vivre ensemble aujourd'hui mis à mal.

Nous en retiendrons trois, trois fonctions, selon nous, immédiatement convertibles par un État courageux et avisé en emplois utiles et durables pour des jeunes qui en veulent : le bouc-émissaire, l'idiot du village et la Marie couche-toi là. Ces anciens-nouveaux métiers, nous les nommerons les emplois-simulacre.

Bouc-émissaire tout d'abord

On a cru trop longtemps dans nos belles démocraties modernes que le suffrage universel suffirait à canaliser

les mauvais sentiments du peuple, à le purger de ses humeurs bilieuses et vengeresses. Hélas, il n'en est rien. Le bulletin de vote représente à l'évidence une soupape inefficace voire dangereuse. Notre intuition est qu'au sein d'une société saine et féconde, au sein d'un corps social en bon état de marche, le sang doit périodiquement couler pour résorber le trop-plein d'agressivité et dénouer les inévitables tensions.

Pas d'inquiétude, nous n'appelons pas au retour des tueries sommaires, massacres, carnages et autres pogroms, de ces poussées de violence massives et incontrôlées qui jettent une ombre regrettable sur notre longue histoire. Non. Ces purges nécessaires, ces saignées détergentes doivent être strictement réglementées, et surtout, c'est essentiel, ne jamais quitter l'ordre du simulacre, c'est-à-dire du virtuel si prisé par notre fin de siècle. C'est bien sûr à ce point précis qu'interviennent nos apprentis bouc-émissaires.

D'une résistance physique et d'un sang froid supérieurs à la moyenne, ils disposeront d'un équipement de protection constitué d'un anorak et d'un pantalon de survêtement généreusement rembourrés, d'un protège-dents, de lunettes incassables, de genouillères et, ça va presque sans dire, d'une coquille pour les parties sensibles. Cette tenue de bibendum aisément reconnaissable sera complétée au côté gauche de la poitrine par un badge certificatif de couleur jaune.

Au nombre de plusieurs milliers pour la seule capitale, car les besoins sont vastes, les boucs-émissaires arpenteront sans relâche les axes piétonniers les plus fréquentés en tenant leur personne à la disposition des passants excédés. Stoïques, ils recevront les pires insultes et encaisseront des avalanches de coups sans répliquer. Ennemis désignés, méchants institués, nos punching-balls professionnels ne devront pas pour autant paraître rési-

gnés à leur sort ou manifester exagérément leur douleur, ce qui pourrait susciter chez l'honnête citoyen une forme de culpabilité préjudiciable au but recherché. Pour que la fonction exutoire soit pleinement opérante, chacune et chacun devra en effet pouvoir se soulager librement sans que sa conscience en soit le moins du monde remuée.

À l'occasion, notamment dans les périodes d'asthénie collective, le bouc-émissaire saura se montrer incitatif, voire provocateur, pour amener le passant timide ou inhibé, à l'expression d'une agressivité trop profondément refoulée. Une mine rébarbative, une attitude hautaine, un air sournois et comploteront de ce fait requis pour favoriser le passage à l'acte libérateur. La question qui se pose à ce stade est maintenant : jusqu'où ? Jusqu'où le citoyen peut-il cogner sans mettre en péril la vie de notre jeune qui ne cherche après tout qu'à la gagner, sa vie ? Le problème est d'autant plus aigu dans le cas d'un lynchage, qui met en jeu des dizaines voire des centaines de participants. Nous avons pensé alors à un système perfectionné de sirène électrique, qui se déclencherait automatiquement à partir d'une certaine quantité de coups reçus. Au delà, le citoyen-frappeur tomberait à son tour sous le coup de la loi.

Second emploi jeune : idiot du village

Aujourd'hui disparu de nos villes et de nos campagnes pour cause d'enfermement dans des institutions spécialisées, type hôpitaux psychiatriques ou écoles de communication, l'idiot du village était autrefois une figure familière et rassurante de nos sociétés. L'homme ordinaire pouvait à son contact se croire supérieurement intelligent et chanceux. Selon sa nature, il s'en moquait plus ou moins gentiment ou bien le plaignait. Socialement, il se sentait

sécurisé par ce simple d'esprit démuni de tout, et qui ne devait sa situation, au fond, qu'à la fatalité. Le « pauvre type » était l'échelon le plus bas de la société, celui que, grâce à Dieu, on n'atteindrait jamais. Enfin et surtout, sa bonne humeur d'imbécile heureux était salutairement contagieuse dans les temps difficiles. C'est pourquoi je propose, au vu des besoins, de ne pas lésiner sur les créations de postes. Pour ce qui est de la capitale, ne parlons donc plus d'idiot du village mais plus justement d'idiot du quartier.

Celui-ci arborera un badge officiel vert, couleur de l'optimisme, et disposera, dans le cadre de ses fonctions, de deux tenues réglementaires. Pour l'hiver : un vieux costume gris trop étroit et des baskets blanches dépareillées ; pour l'été : un bermuda, un bob, un tee-shirt Disneyland Paris et des tongs. L'idiot du quartier aura toujours l'air hilare. Il fera de grands gestes désordonnés et parlera tout seul en marchant. Ce faisant, il veillera à se distinguer nettement des utilisateurs de téléphones mobiles qui ne pratiquent pas le ridicule selon les mêmes modalités.

Notre imbécile de profession, lui, fredonnera sans relâche les jingles publicitaires et les indicatifs de séries télévisées, notamment devant les lieux à forte densité de stress et d'angoisse, comme les sorties de bureaux, d'usine ou d'hôpitaux. Il connaîtra en outre sur le bout des doigts, ce point est important, les cinquante plus mauvaises histoires de Toto, et il les racontera sur simple demande. Ses meilleures récompenses, ses plus grands motifs de satisfaction au soir de longues journées de labeur, resteront pour lui les rires, les quolibets, mais aussi les marques de pitié ou d'affection qu'il aura su s'attirer de la part de gens de toutes conditions.

Troisième emploi-jeune, enfin : Marie couche-toi là

Aujourd'hui, comme nous pouvons le constater autour de nous, les filles ne

s'appellent plus Marie et ne couchent plus que là où elles le veulent bien. Drame de notre temps. Où est-elle passée, la fille facile, la fille marrante, cette fille de pur plaisir, qui ne couchait ni par ennui, ni pour l'hygiène, ni dans l'espoir pesant d'une relation sérieuse, mais simplement parce que le sexe est bon et que la vie est courte ? Rendez-la nous ! maugréent dans le secret de leur prison domestique, des millions d'hommes frustrés, humiliés de n'être plus pour leur compagne unique que des auxiliaires de ménage ou des caniches reproducteurs.

Est-il indispensable de s'apesantir encore sur les bienfaits pour l'homme d'une sexualité joyeusement libre et sauvage, d'un plaisir des sens affranchi des contraintes sociales, familiales et même sentimentales ? Depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre triste époque, c'est dans cet élixir de jeunesse qu'il a puisé son énergie vitale, son goût de l'aventure et des grandes découvertes.

Ainsi, nous proposons la création immédiate, pour nous en tenir à Paris intra-muros où la situation est préoccupante, de dix mille postes de Marie couche-toi là. Les heureuses élues pourront être grandes, petites, grosses ou minces, tous les goûts, paraît-il, sont dans la nature masculine, mais elles auront nécessairement l'air insouciant, le sourire aux lèvres et l'œil qui pétille. Un badge rouge épinglé en lisière de leur décolleté signalera clairement leur emploi. Vêtues avec coquetterie, mais maquillées sans excès, car ce ne sont pas des professionnelles du sexe tarifé, rappelons-le, elles s'attacheront simplement à paraître mignonnes et coquines. Seuls le pantalon qui flotte et les cheveux trop courts seront proscrits, en tout cas avec l'auteur de ces lignes.

À toutes les jeunes Marie couche-toi là, seront attribués des prénoms de fonction charmants et évocateurs mais toutefois bien de chez nous, familiers à nos oreilles et à nos cœurs : Charlotte, Justine, Manon, Agathe, Géraldine, Emilie, Agnès, Virginie, Pauline, etc. sans oublier bien sûr l'éponyme Marie. Tout exotisme en la matière, type Kim,

Raquel ou Naomi, est à éviter dans une perspective de ressaisissement identitaire à l'heure de la bordelisation, pardon, de la mondialisation. Ces filles publiques, au sens de rémunérées par l'État, promèneront leur cuisse légère partout où la situation l'exige : au palais Brongniart, pour atténuer le stress des traders, dans les stades pour amadouer les hooligans, chez les prisonniers, les handicapés, les grands malades, pour les consoler de leurs déboires, etc. La présence d'une ou de plusieurs Marie-couche-toi-là deviendra vite, selon nous, indispensable à la réussite de toute vraie soirée parisienne, dîner ou party dansante. Ni bégueules, ni mijaurées, ni prise de chou, elles se laisseront chahuter par les hommes avec bonne humeur, elles riront de bon cœur à leurs plaisanteries, même les très moyennes, et se montreront flattées de leurs assiduités. Elles ne craindront pas, lors de soirées copieusement arrosées, les allusions appuyées, les propositions explicites, ni même les mains qui s'égareront.

De leur côté, les compagnes attirées de ces messieurs n'auront aucune raison valable de s'alarmer pour la pérennité de leur couple, car elles comprendront, normalement, si tout se passe bien, qu'il s'agit là de sexe à blanc, de coucherie pour du beurre. À l'issue de ces amours-simulacre, la Marie couche-toi là aura d'ailleurs interdiction formelle de revoir, a fortiori de frayer avec les mêmes partenaires.

Voilà. C'était notre modeste contribution à ce grand débat de société que constitue aujourd'hui l'emploi des jeunes. Pour le cas où par malheur aucune de nos propositions, surtout la dernière, ne serait retenue par M^{me} Aubry, nous invitons nos tendres victimes d'un système injuste à ne pas désespérer et à prendre leur mal en patience.

Le chômage des jeunes, après tout, n'est pas un chômage de longue durée.

Franck RESPLANDY